

## La loi de la vie\*

Le vieux Koskoosh écoutait avidement. Il avait depuis longtemps perdu la vue, mais son oreille, restée subtile, transmettait les moindres sons à l'intelligence qui vacillait encore derrière le front fané, bien qu'elle ne s'alimentât plus au spectacle du monde. Ah ! cette voix perçante ! C'était Sit-keum-lou-ha qui harnachait les chiens à grand renfort de malédictions et de coups de trique. Sit-keum-tou-ha était la fille de sa fille, mais elle était trop occupée pour prodiguer une pensée à son grand-père, accroupi là-bas dans la neige, impotent et délaissé. Il fallait bien lever le camp. Une longue piste l'attendait, mais la courte journée ne se prolongerait pas pour l'attendre. Ce n'était pas la mort qui l'appelait, elle, mais la

---

\* Traduit de l'anglais par Positif Louis.

vie avec ses devoirs, tandis que maintenant lui était tout près de la mort.

Cette idée épouvanta un instant le vieux, et il étendit une main paralysée et tremblante pour palper le petit tas de bois accumulé à côté de lui. Rassuré de l'avoir bien trouvé là, il renfonça la main sous ses fourrures pelées et se remit à écouter. Le crépitement rétif de peaux à demi gelées lui indiqua que la tente en cuir d'élan du chef venait d'être abattue, et qu'on la tassait en ballot portatif. Le chef de la tribu était son propre fils, homme robuste et vaillant, et puissant chasseur. Comme des femmes s'activaient au paquetage du camp, sa voix s'éleva pour les réprimander de leur lenteur. Le vieux Koskoosh redoubla d'attention. C'était la dernière fois qu'il entendait cette voix. Voici que s'abattait l'abri de Guyko ; puis celui de Teuskenn. Sept, huit, neuf ! il ne devait rester que celui du shaman. Voilà ! on s'y mettait : il entendait le shaman grogner en l'empilant sur le traîneau. Un bébé se mit à geindre, et une femme l'apaisa en chantonnant doucement de la gorge. C'est le petit Kouti, pensa le vieux, un enfant nerveux et pas bien solide, qui mourrait peut-être bientôt ; on allumerait un feu pour

creuser un trou dans la toundra gelée et l'on entasserait de grosses pierres pour empêcher les *wolverines* de le déterrer. Après tout, qu'importait ! Quelques années au plus, et le ventre vide plus souvent que plein. Au bout du compte, la mort, bête toujours affamée, la plus vorace de toutes, attendait.

Qu'est-ce là ? Oh ! les hommes amarrent les traîneaux et serrent les courroies. Il écoute, celui qui bientôt n'écouterà plus ! Les coups de fouet sifflent et mordent dans le tas de chiens. Quel concert de gémissements ! Comme les chiens haïssent l'effort et la piste ! Les voilà en route. L'un après l'autre, les attelages s'évanouissent lentement dans le silence. Ils sont partis. Ils ont passé hors de sa vie : le voilà seul en face des dernières et cruelles heures. Mais non ! La neige s'est écrasée sous un mocassin ; un homme se tient à côté de lui ; une main se pose doucement sur sa tête. Son fils est bon d'avoir fait cela. Lui-même se souvient d'autres vieux dont les fils ne se sont pas attardés ainsi. Sa pensée s'est égarée parmi des réminiscences, mais la voix du jeune homme le rappelle à lui. « Cela va-t-il bien pour toi ? » a-

t-il demandé. Et le vieux répond : « Cela va bien.

— Il y a du bois à portée de ta main et le feu flambe haut. La matinée est grise et le froid s'est adouci. Il neigera bientôt. Il commence à neiger.

— Oui, il commence à neiger.

— Les hommes de la tribu vont vite. Leurs ballots sont lourds, et leurs ventres plats, faute de nourriture. La piste est longue et ils se pressent. Je vais partir. Est-ce bien ? – C'est bien. Je suis une feuille de l'an passé, presque détachée de sa tige. Au premier vent qui soufflera, je vais tomber. Ma voix est devenue comme celle d'une vieille femme. Mes yeux ne montrent plus à mes pieds leur chemin, et mes pieds sont lourds, et je suis fatigué. C'est bien. »

Il pencha sa tête résignée jusqu'à ce que, ayant entendu la dernière plainte de la neige foulée, il sût que son fils était hors d'appel. Alors sa main s'allongea vivement pour tâtonner le bois. Il ne restait plus que cela entre lui et l'éternité qui s'entrouvrait pour l'engloutir. La mesure de sa vie avait fini par se

réduire à une poignée de fagots. Un à un, ils iraient alimenter le feu, et de même, pas à pas, la mort s'approcherait de lui. Quand la dernière branche aurait rendu sa chaleur, le gel commencerait à reprendre ses forces. D'abord ses pieds, puis ses mains, seraient saisis par la paralysie, qui gagnerait lentement des extrémités au tronc. Sa tête tomberait en avant sur ses genoux, et il serait en repos. Cela est simple. Tout homme doit mourir.

Il ne se plaignait pas. C'était l'habitude, la loi de la vie, et elle était juste. Il était né tout près de la terre ; tout près de la terre il avait vécu, et sa loi n'était pas une nouveauté pour lui. C'était la loi de toute chair. La Nature n'est pas tendre pour la chair. Elle ne se soucie guère de cette chose concrète qu'est l'individu. Tout son intérêt est réservé à l'espèce, à la race. Cela était la plus profonde abstraction dont fût capable l'esprit barbare de Koskoosh, mais il l'avait saisie fermement et il en voyait partout la confirmation. La montée de la sève, la verte éclosion du bourgeon de saule, la chute de la feuille jaunie suffisaient à révéler toute l'histoire. À l'individu, la Nature n'avait proposé qu'une tâche.